

les moyens sont préparés, on a fait appel aux ressources de la chimie; les monuments mêmes promis à la destruction sont désignés d'avance. On commence par abattre la colonne Vendôme, la chapelle expiatoire de Louis XVI; on démolit, puisqu'on a encore le temps. Viennent l'heure pressante du suprême combat, le marteau des démolisseurs ne suffit plus: l'incendie sait où il doit aller, il va droit aux grandes œuvres, aux édifices que la haine lui a signalés; il va aux Tuileries, qui ne sont pas seulement l'ancienne demeure des souverains, qui portent jusque dans les airs le génie de Philibert Delorme, au Louvre, où sont réunis toutes les merveilles des arts, au ministère des finances et à la caisse des consignations, ces deux grands dépôts des titres de la richesse publique, au Palais de Justice, où tout parle de la loi. Cette variété de démolition et d'incendies procède de la même pensée ou du même instinct furieux. En s'attaquant à ces pierres séculaires ou à ce bronze, c'est la France qu'on frappe à la tête et au cœur, qu'on atteint dans sa gloire, dans ses souvenirs, dans ses traditions, dans sa personnalité historique, dans sa fortune. Peu leur importe, tout doit disparaître avec eux puisqu'ils vont être vaincus, et chez ces théoriciens de l'incendie, il y a un si féroce égoïsme qu'ils n'épargnent pas même l'Hôtel de Ville, le palais du peuple, s'il en fut l'hôtelier de toutes les révolutions. Point de grâce pour l'Hôtel de Ville, c'est encore le vieux monde; mais comment parler du respect des pierres, des monuments et de l'histoire à ceux qui n'ont pas craint d'enduire de pétrole les parois de leurs ambulances du Luxembourg, au risque de brûler leurs propres blessés?

Le jugement que porte Mazzini, le grand chef de sociétés secrètes et le promoteur acharné des révolutions européennes sur l'insurrection de Paris est encore plus détestable. Nous le citons en entier:

« L'orgie de fureur, de vengeance, de sang, dont Paris a donné le spectacle au monde, remplirait notre âme de désespoir, si nous n'avions que des opinions et non une foi.

« Un peuple qui se vautre de la sorte, comme abruti par l'ivresse, qui se déchire lui-même avec une pareille rage, en hurlant des cris de triomphe, qui danse une ronde infernale devant le tombeau qu'il se creuse à lui-même, qui tue, torture, brûle, vocifère comme une bande de fous furieux, un peuple pareil nous rappelle les plus horribles visions du Dante.

« Les actes de la commune sont à honnir éternellement; elle n'avait ni patriotisme, ni aucun principe d'humanité; avoir massacrés les otages, quand leur mort ne pouvait, en aucune façon, profiter à la cause de la commune, avoir incendié les édifices qui étaient la gloire de la cité, c'est une infamie sans nom.

Comme nous le disions plus haut, Paris va bientôt redevenir la capitale de la France; Thiers n'a pas su ou n'a pu le refuser à l'Assemblée Nationale qui le demandait. Le pouvoir se replace ainsi de propos délibéré sur le volcan. Déjà les partis se disputent l'autorité suprême. Nos journaux ont reproduit ici une gravure—représentant la France—sous la figure d'une belle femme renversée et la tête repliée et cachée dans ses bras. Près d'elle, à diverses distances se tiennent des vautours qui veulent en faire leur proie. S'ils hésitent à se jeter dessus, c'est qu'ils se redoutent les uns les autres. Il y a là le vautour de l'Empire, celui des Bourbons, celui des d'Orléans, celui des Républicains, celui de l'Internationale, etc. Qui sauvera la France de ces terribles voraces? En ce moment, M. Thiers veille, mais bientôt sans doute, il sera relevé de sa garde, et alors, oh alors! Dieu seul sauvera la France!

Des changements importants ont eu lieu dans l'administration. M. Lambrecht succède à M. Picard comme ministre de l'intérieur, M. Le franc (Victor) est nommé ministre du commerce, le général Cissey remplace le général le Flô au ministère de la guerre, et M. Thiers vient de donner à Paris un préfet au nom tout parisien, M. Léon Say; le général McMahon a été créé généralissime des armées françaises.

M. Jules Favre a apposé sa signature définitive au bas du traité qui cède à la Prusse les territoires de l'Alsace et de la Lorraine et lui remet une indemnité de cinq milliards et demi.

Ces cinq milliards et demi, on était bien en peine, il y a peu de jours encore, de savoir où les prendre. Comme on s'inquiétait de peu! Le ministre des finances a mis sur le marché deux milliards et rentes de l'Etat à 5 pour cent et près de 7 milliards ont été souscrits dans l'espace de quelques heures. Le croirait-on, les valeurs françaises, sur le marché de Londres sont mieux cotées que les valeurs des Etats-Unis, cette contrée dont les ressources sont pourtant fabuleuses. Pour faire face aux intérêts, M. Pouyer-Quartier propose des augmentations d'impôts s'élevant à 463 millions. 325 millions de francs ont déjà été payés aux Allemands, dont 164 millions en espèces; il a fallu 14 camions de roulage pour apporter cette somme à la station du chemin de fer d'où elle fut transportée à Strasbourg. La somme complémentaire de 175 millions a dû être payée avant le 10 de ce mois, et dès lors les troupes allemandes ont évacué les départements de la Seine-Inférieure et de la Somme. Les forts de Paris seront évacués quand 1500 millions seront payés.

On se remet au courant de la paix. Justice a été faite des insurrectionnistes pris les armes à la main. Un certain nombre de pétroleux ont été fusillés; et des milliers d'hommes, de femmes et même d'enfants impliqués dans l'insurrection, vont être dirigés sur les colonies pénitencières. Le jugement d'Assi, Rochefort est de nouveau ajourné à quelques jours. Paris se purge. Hélas! il ne lui restera encore que trop de mauvais sang.

La réorganisation de l'armée est terminée. Elle comprend une force

effective de 300,000. Les bibliothèques publiques, les conservatoires, les musées, les lycées sont presque tous rouverts, les concours des beaux arts, des sciences et des lettres établis; l'industrie se rassemble, le commerce reprend son cours, les canaux et les chemins de fer sont en pleine activité, Paris emprunte 600 millions pour réparer ou reconstruire les monuments publics endommagés ou détruits pendant le siège. La république consolidée par les élections du 2 Juillet se promet de longs jours; le comte de Chambord a quitté la France et s'est retiré à Bruges, en Belgique.

L'insurrection d'Algérie touche à sa fin, et les Kabyles soumis cette fois pour longtemps vont se couler derechef sous le joug de la France, qui leur apporte en échange de leur sauvage liberté tous les bienfaits de la civilisation.

Un point noir a été signalé sur l'horizon de l'Angleterre. Porte-t-il des orages dans ses flancs? On l'a cru tout d'abord mais depuis, les appréhensions se sont calmées. La Prusse voudrait avoir la possession du rocher d'Heligoland dans la mer Baltique et l'Angleterre qui en défend les titres ne veut pas les lui abandonner. De suite on a parlé de guerre et beaucoup ont cru voir s'allonger le col des canons prussiens vers les côtes de l'Angleterre. Espérons toutefois que cette menace n'aura pas d'effet.

Le 16 Juin a été l'occasion d'une grande fête dans toute la chrétienté. Ce jour-là, Pie IX comme Pontife atteignait sa 25^{ème} année de règne et dépassait les années de Pierre qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait encore vus. Tous les souverains, protestants comme catholiques, lui ont adressé leurs félicitations.

En Canada, nous nous sommes unis à cette joie universelle. Des illuminations ont eu lieu dans toutes les villes et presque tous les villages; mais nulle part, croyons-nous, la manifestation n'a été plus grandiose et mieux ordonnée que dans la ville de Québec. Nous regrettons sincèrement de ne pouvoir insérer, faute d'espace, les détails de la pompeuse cérémonie qui eut lieu au Séminaire, et de la féérique illumination des principaux édifices et notamment de l'Asile Beauport.

Le 24 Juin, nous nous sommes retrouvés encore sous la bannière nationale. Québec a fait sa procession, a chanté son concert avec tout l'entrain qu'on lui connaît. A Montréal, il y a eu messe solennelle mais pas de procession. La préoccupation des luttes électorales paralysait probablement l'enthousiasme patriotique. Il en a été de même dans nombre de campagnes qui d'ordinaire ont fort à cœur de chômer dignement cette fête.

De fait, les élections pour la chambre locale, ont créé beaucoup d'animation. Un grand nombre de nouvelles ambitions ont été éveillées et plusieurs ont vu leurs efforts couronnés de succès. On ne compte pas moins de 28 nouveaux députés qui vont prendre leur siège en chambre à la prochaine session.

En divers comtés, ces luttes ont été l'occasion d'incidents, d'accidents et de malheurs réellement déplorable.

Dans une querelle électorale, où il paraît cependant qu'il n'avait donné aucun sujet de provocation, M. Macaulay, secrétaire de l'Orateur, jeune homme doué des plus heureux dons de l'esprit, est tombé frappé à mort.

M. Macaulay a été secrétaire de l'Orateur depuis M. Turcotte jusqu'à M. Cockburn. Il maniait la plume avec une grande facilité et il était d'une force oratoire assez rare dans le pays. Initié à tous les secrets de notre politique, il promettait d'être un vigoureux champion de nos droits dans les luttes de l'avenir. Ses restes ont été déposés dans le cimetière protestant où de nombreux amis les ont portés ou suivis. La justice s'est saisie du meurtrier, nommé Tranchemontagne. Il attend les prochaines assises criminelles dans la prison d'Aylmer.

Nous renouvons aujourd'hui à la tâche que nous avons toujours accomplie jusqu'à ce jour d'enregistrer toutes les morts illustres survenues dans l'intervalle de nos publications. La Commune, ce terrible *Chourineur* en a trop abattu pour que nous puissions les compter tous et leur distribuer leur part d'éloges. Nous ne pouvons que désigner les principaux. C'est d'abord Mgr. Darboy, archevêque de Paris, fusillé à la Roquette, le 24 mai, en même temps que l'abbé Daguerre, curé de la Madeleine, l'abbé Allard, aumônier des ambulances, le P. Ducoudray, supérieur de l'école Sainte-Genève, jésuite, le père Clerc, professeur, jésuite, le 23 mai à la porte du 2^{ème} secteur, avenue d'Italie; le père Captier, supérieur de l'école Albert-le-Grand (dominicain); le P. Cottetean, professeur, dominicain; le P. Bourard, professeur, dominicain; le 26 mai à la Roquette, le P. Ollivain, jésuite; le P. Caubert, jésuite; le P. Bengy, jésuite; l'abbé Sabatier, l'abbé Planchet, le P. Tullier et M. Seignouray, séminariste; le 27 mai sur les barricades du faubourg St. Antoine, Mgr. Surin, vicaire-général, protonotaire apostolique et M. Bécourt. En tout vingt-et-une victimes connues et dont les corps sont trouvés. A la Roquette seulement, 64 personnes de haute distinction ont été fusillées par ordre de la Commune.

Mgr. Darboy était âgé de cinquante-huit ans. Il était né dans un village de la Haute-Marne, à Pnyl-Billot, le 16 janvier 1813.

George Darboy fit toutes ses études et des études brillantes, au séminaire de Langres.

En 1836, il fut ordonné prêtre et envoyé comme vicaire à Saint-Dizier, près Vassy.

Un peu plus tard, il fut appelé au séminaire de Langres où on le chargea de la chaire de philosophie, puis de celle de théologie dogmatique. Deux ans après, il vint à Paris, et l'un de ses prédécesseurs vint à lui comme lui des fureurs révolutionnaires, M. Affre le fit nommer aumônier, au lycée Henri IV, puis chanoine honoraire de la métropole. Il